

S. CORINNA BILLE

Le Théâtre des Oses intitule son nouveau projet

S. CORINNA BILLE

et le qualifie de documentaire théâtral.

En effet, nous désirons réaliser un spectacle de théâtre "sur" et "de" Corinna Bille, c'est-à-dire que nous voulons d'une part parler d'elle, femme écrivain et d'autre part conter une partie de ses nouvelles et de ses poèmes.

Ce spectacle rassemblera donc deux matières différentes :

- 1.- Une bande sonore documentaire
- 2.- Des textes extraits de l'ensemble des nouvelles et des poèmes.

1.- LA BANDE SONORE

Elle sera constituée d'enregistrements passés (documents) et d'enregistrements actuels que nous réaliserons pour les besoins du spectacle.

a/ CORINNA BILLE

Nous recueillerons bien sûr le maximum d'enregistrements où nous l'entendrons parler d'elle-même, de son

art, de son besoin d'écrire, de sa vision du monde.

b/ MAURICE CHAPPAZ

Il parle merveilleusement de l'art d'écrire de sa femme. Il en parle avec une admiration et une profondeur bouleversantes. Il existe des documents à ce sujet.

Nous avons prévu des enregistrements actuels de Maurice Chappaz. Il a, bien évidemment, une foule d'histoires à nous raconter au sujet de Corinna Bille.

c/ YVONNE DURUZ

Elle est peintre et habite St-Pierre de Clages. Elle a illustré deux récits de Corinna Bille aux Editions OCTOGONE St-Pierre de Clages

- ROSE DE NUIT OU LE SURSIS
- CHANT D'AMOUR ET DE MORT (qui a paru quelques jours avant le décès de C. Bille)

Yvonne Duruz parlera de la relation de travail exceptionnelle qu'il y a eu entre elle et Corinna Bille, de leur "même longueur d'ondes", de leur correspondance de création.

d/ PLACE RESERVEE

Nous gardons une quatrième place "blanche" à l'intention d'un document dont nous ignorons encore l'existence ou d'une personne que nous rencontrerons en cours de travail cet hiver.

2.- LES TEXTES

Nous allons établir un choix de nouvelles, de poèmes et de récits qui seront restitués chronologiquement.

Nous voulons suivre dans l'oeuvre de Corinna Bille et ceci au travers des thèmes principaux, la trajectoire qui va du réalisme au surréalisme.

Ce choix de textes se fera dans les recueils parus entre 1951 et 1980.

Les thèmes principaux que nous suivrons sont :

la nature - l'amour - l'érotisme - la mort -
l'humour - l'imaginaire - le rêve -

A titre d'exemple : les textes de Corinna Bille joints au dossier :

Exemple de trajectoire réalisme - surréalisme :

a/ NOUVELLES

- | | |
|--------------------------------|--------------------|
| 1. Elle était allée gouverner | - réalisme |
| 2. La petite femme des courges | - semi-surréalisme |
| 3. Les étangs de brume | - surréalisme |

b/ POEMES

- | | |
|--------------------------------------|--------------------|
| 1. Forêts qui poussent sous la terre | - réalisme |
| 2. Filles de la forêt | - semi-surréalisme |
| 3. Rois Mages | - surréalisme |

c/ THEMES PRINCIPAUX - vus au travers des nouvelles jointes au dossier -

Exemple de trajectoire réalisme - surréalisme :

- | | | |
|---------------------------|---|-----------------------|
| 1. LA NATURE | (| |
| 2. L'AMOUR | (| |
| 3. L'EROTISME | (| - ELLE ETAIT ALLEE |
| | (| GOUVERNER |
| 4. LA MORT | (| - LA PETITE FEMME DES |
| | (| COURGES |
| 5. L'HUMOUR | (| - LES ETANGS DE BRUME |
| | (| |
| 6. L'IMAGINAIRE / LE REVE | (| |

MONTAGE DU SPECTACLE
ET PROJET DE MISE EN SCENE

La BANDE SONORE est considérée comme un élément étant du passé. Elle parle exclusivement de la femme écrivain qui est morte.

Les TEXTES choisis sont considérés comme étant éléments du présent; l'oeuvre est là, elle nous reste.

Nous voulons réaliser le spectacle S. CORINNA BILLE à partir du présent. Car l'oeuvre fait partie de notre vie et de celle de tout lecteur et de tout spectateur.

C'est elle, l'oeuvre, le présent qui nous amène à questionner le passé, la femme écrivain. Ce passé interpellé répondra ou ne répondra pas aux questions que le présent se posera...

S. CORINNA BILLE devient ainsi pour nous un spectacle à trois personnages :

1. Corinna Bille, la femme écrivain morte
2. L'oeuvre de Corinna Bille
3. Véronique Mermoud qui représente le spectateur et agit dans ce spectacle en tant qu'interprète.

Elle ne jouera pas de personnage. Elle dira les nouvelles à la façon d'une conteuse. Elle interprétera les textes de Corinna Bille de la même façon qu'un pianiste interprète du Chopin ou du Ravel.

Il n'y aura, bien sûr, aucun remaniement, aucune adaptation "théâtrale" des textes. Ils seront respectés à la lettre.

DECOR

Le spectacle se jouera sur un petit tréteau que nous dresserons chaque fois que possible en plein air sur des places de villages ou dans des quartiers de villes. Nous prévoyons une version "salle" pour les jours pluvieux ou froids.

Notre décor restituera l'embrasure de la fenêtre et la fenêtre de la chambre de Corinna Bille à Le Châble. Nous mettrons dans cette embrasure une table et une chaise. Corinna Bille écrivait là, parallèle à la fenêtre; elle avait ainsi à sa gauche un verger et sur sa table une corbeille à ouvrage.

Cette reconstitution sera esquissée et sobre.

La bande sonore nous fera entendre la lecture d'une lettre de Corinna Bille à Yvonne Duruz. Elle lui décrivait l'embrasure de sa fenêtre et son lieu d'écriture.

../..

La mise en place, sobre elle aussi, jouera d'une part avec l'embrasement, la table et la chaise, d'autre part avec le cadre naturel dans lequel nous aurons planté notre scène ambulante. Nous aurons un "intérieur" et un "extérieur".

DEROULEMENT DU SPECTACLE

Ainsi donc, dans ce décor décrit par Corinna Bille, Véronique Mermoud contera des nouvelles; les plus réalistes d'abord, celles des "DOULEURS PAYSANNES". Graduellement elle nous emmènera dans des histoires semi-surréalistes.

Au cours de ces récits, par intervalles irréguliers, nous entendrons la BANDE SONORE et des poèmes.

Au fur et à mesure que le spectacle avancera nous serons introduits dans le surréalisme de Corinna Bille, celui du "SALON OVALE", notamment... et dans le visionnaire aussi.

Nous pensons terminer le spectacle avec un poème prémonitoire de sa propre mort. Un poème paisible... merveilleusement paisible.

Et peut-être qu'alors, nous aurons réussi à broser un BEAU PORTRAIT de cette fabuleuse dame S. CORINNA BILLE.

.../...

AUTOUR DU SPECTACLE S. CORINNA BILLE

Nous avons trois projets :

- I.- La réalisation d'un programme à l'intérieur duquel nous pourrions publier quelques lettres de Corinna Bille, quelques photos d'elle, quelques poèmes peut-être. Nous voudrions ce programme sans publicité, bien sûr.
- II.- Nous allons parler de notre projet aux différents éditeurs suisses romands de Corinna Bille. Nous voulons les inviter à déléguer une personne qui suivrait la tournée avec un certain nombre de livres afin que les spectateurs désireux d'entrer plus profondément dans l'oeuvre de Corinna Bille trouvent des livres sur place.
- III.- Nous avons demandé des devis à trois maisons différentes pour graver un disque de nouvelles dites par Véronique Mermoud.
Yvonne Duruz nous a proposé de réaliser la pochette du disque. Elle a une gravure tirée de "CHANT D'AMOUR ET DE MORT" qui ferait merveille.
Nous espérons trouver une maison de disque qui nous produise. Peut-être pourriez-vous nous donner des adresses ?

*
*
*

DIFFUSION

Nous prévoyons vendre 50 représentations en Suisse romande entre le 15 mai et le 15 septembre 1981.

Ce spectacle nous semble idéal pour tenter l'expérience d'une tournée d'été, spécialement dans des petites localités.

Le PETITTHEATRE de Sion, enthousiasmé par notre projet, prend à sa charge l'organisation de la tournée valaisanne. Il prévoit quelques représentations en plaine à fin juin et une tournée dans les stations en juillet.

Partout ailleurs en Suisse romande des contacts ont été pris notamment à Genève (et pour la campagne genevoise), dans le Jura, en Gruyère...

* * *

S. CORINNA BILLE

Née à Lausanne, le 29 août 1912, fille du peintre-verrier et d'une paysanne de Corin, Stéphanie Corinna Bille passe son enfance à Sierre où séjournent, amis de son père, Romain Rolland, Pierre Jean Jouve, Panaït Istrati. Etudes secondaires à "Ste-Agnès" chez les Dominicaines de Lucerne, 1926 - 27. Diplôme de commerce aux "Buissonnets" à Sierre en 1930. Ecole Supérieure de Jeunes Filles et cours de littérature au Poly, à Zurich 1930 - 31. Séjours à Chandolin d'Anniviers, à "Bel-Air", Le Landeron, et à Rotzberg d'Unterwald. A commencé à écrire à l'âge de 15 ans. Premier séjour à Paris 1931 - 32. A 20 ans est script-girl du film "Rapt", tiré d'un roman de Ramuz : "La Séparation des Races". En épouse l'acteur principal, Vital Geymond, du "Théâtre de l'Atelier" dirigé par Dullin et vit à Paris de 1934 à 1936. Retour en Valais. Longue pleurésie, de 1937 à 39 où l'écriture devient l'activité la plus importante. Hivers à Chandolin. Collaboration à diverses revues romandes. Rencontre de Maurice Chappaz en 1942 et second mariage en 1947. Trois enfants. Fixée en Valais et habite Veyras depuis 1957. A partir de 1970, plusieurs grands voyages : en Afrique Noire (Abidjan) où travaille son fils aîné. Au Liban et en Russie, 1974. Conférences : Irlande, Angleterre 1975 et en Belgique 1976 -

Prix de la Nouvelle de l'Institut Genevois, 1938. Prix Bock-Ensenwein 1952. Grand Prix de l'Académie Rhodanienne 1969. Prix Schiller 1974 pour l'ensemble de son oeuvre. Bourse Goncouré de la Nouvelle 1975.

Isabelle Quinodoz

"Ecrivains contemporains du Valais
romand"

O E U V R E

- 1937 Collab. à ANTHOLOGIE DES JEUNES POETES DE ROMANDIE
- 1939 PRINTEMPS - poèmes
- 1943 Collab. à IMAGES DE LA SUISSE
- 1944 THEODA - roman (traduit en allemand)
- 1951 LE GRAND TOURMENT - nouvelles
- 1952 LE SABOT DE VENUS - roman
- 1953 DOULEURS PAYSANNES - nouvelles
FLORILEGE ALPESTRE - récit
- 1955 L'ENFANT AVEUGLE - contes et nouvelles
- 1957 A PIED DU RHONE A LA MAGGIA - récit
- 1958 Collab. à l'anthologie AUJOURD'HUI
- 1961 LE PAYS SECRET - poèmes et comptines
- 1962 HEURES VALAISANNES dans "Jeunesse d'un peintre" d'Ed. Bille
- 1963 L'INCONNUE DU HAUT-RHONE - 6 pièces en un acte
- 1964 Collab. à LETTRES SUISSES D'AUJOURD'HUI
Collab. à TROIS ECRIVAINS SUISSES
- 1966 LE MYSTERE DU MONSTRE
- 1967 ENTRE HIVER ET PRINTEMPS - nouvelles
- 1968 LA FRAISE NOIRE - nouvelles (traduites en allemand)
Collab. à LETTRES - textes inédits précédés de témoignages
- 1971 JULIETTE ETERNELLE
- 1972 LA PERLE ROSE DU LAC NOIR - conte
Collab. à L'Herne : Pierre Jean Jouve
- 1973 CENT PETITES HISTOIRES CRUELLES
- 1974 LA DEMOISELLE SAUVAGE - nouvelles
ROSE DE NUIT OU LE SURSIS
- 1975 FINGES, FORET DU RHONE
- 1976 LE SALON OVALE
CENT PETITES HISTOIRES D'AMOUR
- 1977 LES INVITES DE MOSCOU, roman
- 1978 LA MONTAGNE DESERTE, poèmes
- 1979 LE SOURIRE DE L'ARAIGNEE - contes
CHANT D'AMOUR ET DE MORT

1980 LE SOLEIL DE LA NUIT - suivi de
UN GOUT DE ROCHER - poèmes

à paraître

LE BAL DOUBLE

* * *

FORETS QUI PUSSEZ SOUS LA TERRE

Forêts qui poussez sous la terre,
Secrètes et plus sombres,
Où le serpent ceinture les morts
Et viole, patient, les vierges,
Mariant racines et métaux,
Un jour viendra
Qui me jettera
En vous.

Alors j'entendrai sur ma tête
Le galop des cent chevaux
Mais ne pourrai deviner
Le bond du chevreuil, le saut
Du lièvre,
Le cri des marguerites,
L'alleluia des pins :
L'aube ne sera plus.

Alors je me souviendrai
Du grand vent et du soleil,
Je me souviendrai du Jardin
Où roucoulaient les ramiers,
Crépissait l'aiguille sèche.
Où la pureté et la solitude
N'étaient qu'un seul et même
Mot.

Alors je ne percevrai qu'à peine
La lente ascension des lianes.
L'invisible sera pour moi le visible.
Mais je suis encore matière.
La vraie mort
Tarde à venir.
Et la vraie vie, où ?
Où est-elle ?

LA PROCESSION

Le Calvaire est tombé dans la mer,
La pluie a pleuré sur l'herbe et sur les fleurs
Nos coeurs sont pleins de brouillard et de pleurs,
Et la procession des jours de fête
A passé sur le chemin
Immatérielle et grise
Avec des bannières de songe
Et des figures de cire.
On a entendu chanter les psaumes
On a regardé la Sainte Vierge
Se balancer dans les nuées...
Mais quand la procession
Fit le tour de l'église,
On n'a plus vu que les voiles
Des femmes
Et les livres blancs
Des chantres,
Alors on a compris
Que c'étaient tous des trépassés :
Les hommes, les femmes
Les enfants
Et le curé.

*
* . *

MON CORPS EST DEvenu FLEUVE

Le Rhône a passé sur mon corps
Et mon corps est devenu fleuve.
Il se perdait, il s'étirait
O mouvement infini
O fraîcheur,
Que les terres avaient soif !
Elles béaient hurlantes
Et je les pénétrais.

Je me suis blessée aux murailles
J'ai sondé les collines
J'ai su la forme des racines.
Les bancs de sable se mouvaient
A mes déhanchements,
Les pierres, ô mes rebelles
Se râpaient à ma douceur
Mais j'ai retrouvé
Au rythme des profondeurs
Ma violence qui dormait.

Roulée sur moi-même
Je rassemblais mes forces,
Je rongais les ponts
Ces mors posés sur ma patience,
J'écoutais en riant vibrer l'orgueil des trains
L'odeur des villes m'écoeurait.
Sur les vignes défoncées
Se levaient des spectres noirs,
J'étouffais lentement les saules des chemins,
Dans mes bras s'effrayaient les îles trop chaudes.

D'un coup de rein, j'ai détruit les remparts
Et des prés aplanis j'ai fait de grands miroirs
Où les montagnes penchées
Liront l'avenir.

*
* * *

ET C'ETAIT DANS MON PAYS LE PREMIER JOUR
DE VRAI PRINTEMPS

Les yeux ouverts et fixes, j'ai trouvé ce pays étrange.
Il ne ressemblait à rien.
Les roches, rongées. Les collines, construites de mille murs
Escaliers.
Des fumées à ras de terre, partout.
Des montagnes, sans poids ni épaisseur.
Ses villages ?
Ils me déchiraient le coeur,
Là, près d'un noyer sans feuille, ma mère était née.

On ne pouvait croire à la réalité de ce paysage.
On ne pouvait savoir s'il était au monde.
Il était plus nu que le désert.
Les sommets de neige se levaient comme
Des haches.
Et toujours ces marches de pierre,
Ces roches éventrées,
Ces avalanches
Aux torsions de pieuvres sur la plaine.

Les fleurs des arbres fruitiers,
On les entendait s'ouvrir avec le bruit léger du grésil.
Ce pays, je m'attendais à le voir disparaître
Mais je savais qu'il durerait,
Indifférent à tout ce qui n'est pas lui,
Eclatant d'une force si secrète
Qu'aujourd'hui, sept avril, même ses gravières étaient belles
Ses eaux, on ne les voyait pas encore
Mais elles jailliraient.

J'eus peur de ces pyramides noires et naturelles
De ces bataillons d'araignées,
De ces ponts crucifiant les vergers,
De ce canal glauque d'où les pêcheurs tiraient des poissons morts
J'eus peur de ce pays,
De sa violence, de sa splendeur.
Il n'avait pas de couleur, pas d'odeur.
Ses fabriques de poisons avaient l'air innocent.
Ses hommes, vêtus d'orange, vivants.

Mais dès que je fus hors de ce pays,
Tout changea
Tout devint gris.
La suie recouvrait le reste du monde.

LES FILLES DE LA FORET

Elles vivaient dans la forêt, quatre soeurs. C'était la forêt de Zour, les yeux des filles l'éclairaient.

Elles étaient si belles, ces filles, dans la forêt, le corps taché de myrtilles, elles étaient sauvages ces filles. Je les aimais.

Leurs cheveux, je me souviens, plus sombres que l'ombre, plus emmêlés que pins. Et là-dessous, leurs bouches lui-saient. Des bouches comme le vin.

Elles étaient si jolies que les hommes les chassaient. Elles étaient les martres, les renardes. Et les étés passaient.

De la forêt, elles sont sorties. On les a mariées. "Vive l'épousée !" Mais les deux plus jolies, très loin elles sont parties.

Leurs corps maintenant dans la pénombre des bars !
Leurs pieds si longtemps nus, dans mille chaussures : De daim et de satin, des babouches et des fourrures !

Mais l'une s'est mise à aimer : "L'Amour ? a-t-il dit, très peu pour moi." Alors elle a pleuré : "Si tu t'en vas, je me tue."

La seconde c'est le contraire. Un homme trop l'aimait : "Si tu me quittes, je te tue !" Et la fille riait.

Dans le Rhône, la première s'est jetée. Le Rhône sous les ponts de la ville ! Les torrents de sa forêt s'y mêlent.

Avant de mourir, elle a voulu vivre. Avant de mourir, elle a crié ! Mais elle est morte dans l'eau de sa vallée.

L'autre belle, il l'attendait un soir. Il l'attendait dans l'ombre de son fusil noir. Et sans rien dire, il a tiré.

L'enterrement je l'ai vu, je le vois encore. Un long cortège noir dans les vignes de novembre. On n'en voyait pas la fin ni le commencement.

De cet enterrement.

*
* * *

LES ROIS MAGES

En ce jours des Rois, les montagnes étaient si bleues que le cortège des mages y chevaucha.

Ils étaient plus grands que nature, plus brillants que les étoiles. Ils n'avaient pas besoin de routes pour leurs montures.

L'étoile au ciel était si rouge qu'on ne pouvait y croire. Les uns disaient : "C'est un nouveau soleil." Les autres avaient peur qu'elle ne tombât.

Les sabots des chevaux s'enfonçaient dans la neige. Balthazar à cause du blanc paraissait plus noir et Melchior en riait. Gaspar en passant cueillit trois mélèzes pour en faire un bouquet.

Ils arrivèrent dans le plus haut village. Il y avait quatre étables et cinq petits-enfants. Ils ressemblaient tous à l'Enfant.

Les trois Rois se regardèrent : "On s'est trompé de vallée". S'assirent et burent un verre.

*
* * *

ELLE ETAIT ALLEE GOUVERNER

Là-haut, les pentes des prés sont si raides qu'ils doivent porter le foin en boules sur leurs têtes. C'est pourquoi, au lieu de tout ramener au village; ils en rentrent une partie dans les mayens disséminés sur la montagne et, en hiver, ils y installent le bétail. Deux fois par jour on va le gouverner, c'est-à-dire lui donner à manger et le traire.

Le mayen où Mathilde gouvernait, au mois de décembre, se trouvait seul dans une clairière. Pour y aller, elle traversait une forêt de mélèzes et d'aroles pleine de la respiration des écorces emprisonnées dans la glace. Ce bruit même ressemblait au silence; elle ne s'en apercevait plus et n'entendait que le cri de ses pas dans la neige. Mais, par moments, elle se sentait le corps entouré d'angoisse, et cela venait de ce que la montagne entière étouffait... Le soleil, d'une poussée têtue essayait de la délivrer. Il brisait les manchettes de verre enveloppant les branches, il ressuscitait un filet d'eau dans le torrent étranglé, il mettait le feu aux poils roux d'un renard et faisait naître des étoiles le long du chemin.

Eblouie, la jeune fille fermait à demi les paupières et regardait la plaine. La plaine avait l'air sale parce qu'elle était sans neige, à la fois sale et bien en ordre avec ses prés jaune d'ambre, ses coteaux sillonnés de petites lignes comme si on les avait soigneusement ratissés, et son Rhône qui la déchirait en deux. Mais la jeune fille s'intéressait surtout à une agglomération de toits plats d'où jaillissaient des cheminées rouges. Elle pensait : "Il est là, il travaille à l'usine, et quand il revient chez lui, il n'a pas même une femme pour lui préparer les repas, Il vit dans le sombre et dans

la poussière, tandis qu'ici tout est propre et brillant." Elle l'aimait ce Gabriel parti du village, car il ne pouvait plus y gagner son pain. "On es trop pauvre ici, voilà."

Le gel la serrait dans ses mains transparentes, et elle pensait encore : "... Mais je l'attends, et je me conserverai intacte pour lui comme ce brin de bruyère rose que j'ai trouvé, un jour, enfermé dans un glaçon."

Elle arrivait devant le mayen, poussait la porte calfeutrée de chiffons, entraît dans l'écurie bourrée d'une bonne odeur de fumier et d'une bonne chaleur donnée par les bêtes. Elle distribuait le foin et l'eau et se mettait à traire les deux vaches et la chèvre. Le travail terminé, elle s'en retournait au village, portant la brante à lait, juste avant la nuit qui tombe là-haut moins vite qu'en plaine. Le pic du Grand-Corbeau s'allumait comme une lampe sainte, le fond de la vallée s'emplissait d'ombre, et quand elle arrivait à la maison le ciel était devenu d'un vert doré de pâturage et les étoiles commençaient d'y brouter.

*

Un soir, elle rencontra Aloys dans la ruelle. Il ne lui adressa pas la parole, mais son regard l'enveloppa des pieds à la tête comme une flamme. Et c'était une mauvaise flamme, elle le savait, car elle en éprouva un grand malaise et même de la honte. Mais il fallait s'occuper de tant de choses, et les rares instants où l'on pouvait rêver, elle rêvait à Gabriel, aussi oublia-t-elle les yeux de cet homme.

Le lendemain, elle était allée gouverner comme d'habitude. Quand elle eut fini de traire, elle sortit sur le seuil, obéissant à l'appel de toute la clarté du dehors. De là, on avait l'impres-

sion d'être au-dessus d'un vaste carrousel de montagnes aux crinières blanches, harnachées de cuivre et d'argent, et il semblait aussi que, derrière elles, il n'y avait plus rien, que le monde s'arrêtait là où leurs encolures touchaient le ciel.

Elle baissa les yeux pour voir la plaine, tellement éloignée ce jour-là, et le fleuve pareil à une longue lame. Mais elle rentra si brusquement en refermant la porte, qu'elle heurta du pied son seillot et le lait gicla par terre. Elle étendit le bras vers la vache noire pour y chercher protection. Puis elle pensa : "Je me fais des idées." Néanmoins, elle aurait voulu mettre une serrure à cette porte qui n'en avait pas. Une lourde serrure, avec une grosse clé et la faire tourner dans le trou une fois, deux fois, car elle avait peur...

Et Aloys entra.

Elle poursuivit sa besogne, tranquille en apparence, mais elle ne savait plus très bien ce qu'elle faisait, et ses mains devenaient maladroitement.

Il lui parlait :

- Tu ne t'ennuies pas ? Ici, seulette ?

Elle répondait :

- Non, il y a trop de travail pour s'ennuyer.

- Il y a aussi que tu rêves à l'ange Gabriel, hein ?

- ...

- Dimanche, je suis descendu à la ville, je l'ai vu. Oh, ils rigolent bien, en bas, le soir ils vont danser. C'est plus gai qu'ici.

- Alors, pourquoi restez-vous ? répliqua Mathilde.

A présent, elle ne voulait plus l'écouter... Elle devinait qu'il allait lui dire des choses qui feraient mal. Il lui disait :

- Il y a de belles filles, en bas, moins farouches que toi. Gabriel m'en a parlé... et puis il y a une sommelière.

Oui, elle savait bien qu'il existait d'autres filles plus plaisantes qu'elle, et des sommelières qui ont des cheveux frisés, des seins lisses et ronds et blancs comme les cailloux du Rhône, et des voix que les hommes aiment à entendre. Mais elle ne voulait pas songer à cela. Pourquoi se faire du chagrin avec des imaginations ? On en a déjà suffisamment dans la réalité. Et quand ils étaient là les chagrins, on les subissait sans rien dire, mais on n'allait pas leur courir après.

Aloys parlait toujours, et maintenant ses paroles changeaient, elles devenaient douces pour endormir le mal.

- Mais toi, lui disait-il, c'est dommage que tu n'aies pas un galant, une jolie drôlette comme toi.

Alors, elle haussait les épaules. Un peu de son inquiétude était partie. Elle se rassurait : il avait eu envie de causer, ensuite, il s'en irait.

- Qu'est-ce que vous faites par ici ? demanda-t-elle.

- Je coupe le bois, outre en ça.

- Je n'ai encore rien entendu.

- Je suis d'abord venu pour travailler un peu chez toi...

- Ha !

Il l'avait saisie, écrasée contre lui. Elle ne pouvait plus bouger, elle étouffait. La surprise vous enlève vos forces, mais la colère vous en redonne. Elle se débattait, ruait, mordait. Il l'enfermait dans le cercle de son bras musclé, il la maintenait avec une obstination sourde. Elle cria. Lui se mit à rire. Qui donc pourrait l'entendre ? L'ange Gabriel ? Il était trop loin, et il n'avait point d'ailes.

Et les bêtes qui étaient là, tout près, et qui ne bronchaient pas, et qui mangeaient leur foin, tranquilles :

Et bientôt, elle n'eut plus de force...

*

Quand elle revint au village, il faisait nuit. Elle avait tant couru qu'elle était toute en sueur. Elle entra dans la cuisine. Il n'y avait personne. Elle mourait de soif. Elle trempa son visage et ses mains dans l'eau glaciale d'une brante, et se mit à en boire de grandes gorgées. Elle aurait voulu pouvoir laver son corps et son âme, tellement elle se croyait salie... L'image d'Aloys se collait à elle, faisait partie d'elle-même; plus jamais elle ne pourrait l'en arracher. Il s'était imposé à elle, il serait toujours avec elle, jusqu'à la mort. Plus jamais elle ne s'appartiendrait, comme elle s'appartenait avant; plus jamais elle ne serait seule comme c'était si bon d'être seule, d'être à soi, avec de l'air autour de son corps, de l'air... Elle eut envie de mourir, mais elle ne pleurait pas. Et lorsque ses parents arrivèrent, ils ne s'aperçurent de rien.

Les jours suivants, ce fut son frère qui alla gouverner. Mathilde était tombée si malade, si malade qu'elle entra dans un pays noir et sans pensée et qu'elle ne sentit même pas les draps mouillés dont sa mère l'entourait pour faire tomber la fièvre. Elle avait la pneumonie.

*

Un matin, elle ouvrit les yeux. Elle reconnut la chambre, elle vit dans les fenêtres la lumière des montagnes. Quelqu'un auprès d'elle disait :

.../...

- Ce sera bientôt le printemps.

Elle se dit qu'au printemps Gabriel reviendrait. Oh ! rien que pour un dimanche, mais il reviendrait. Elle revit le brin de bruyère dans son morceau de glace... Alors, elle referma les yeux, désirant retourner dans le pays noir. On n'avait pas le droit de la faire revivre, elle ne le voulait pas.

Dehors, la montagne faisait crever sa carapace et respirait de nouveau. Sur les pentes, de grandes taches d'herbe mordorée s'élargissaient de jour en jour. Le village rempli de bruits d'eau tintait comme sous une grosse pluie, et pourtant le ciel était bleu.

Comment Mathilde aurait-elle pu respirer avec ce poids de honte et de douleur qui l'écrasait ? Aucun soleil ne saurait le faire fondre. Les fleurs ne ressusciteraient pas. Est-il possible de vivre avec un secret pareil ? Il valait mieux les enterrer au fond d'une tombe, elle et son secret. Il valait mieux ne jamais revoir le printemps.

Et cela dura des semaines, mais un soir ils sentirent autour d'elle que la fin approchait. Ils étaient près du lit : le père, la mère, le curé, les soeurs, le frère, la tante. Ils attendaient. Et quand Elle est venue, ils ont tous reculé d'un pas, sauf le prêtre, car il est le seul qui puisse venir en aide à ce moment-là.

La porte s'ouvrit, un homme apparut. C'était Aloys. Il enleva son chapeau et dit :

- Je te demande pardon, Mathilde.

Mais elle ne pouvait plus l'entendre parce qu'elle était morte.

LA PETITE FEMME DES COURGES

J'étais un voyou comme un autre, ou plutôt nous étions une demi-douzaine de petits voyous.

A ce moment-là, nous avions entre douze et quatorze ans. La lueur des blés s'éteignait d'un seul coup sous le poids des blocs locatifs, et les mêmes bulldozers et pelles mécaniques servaient à l'arrachement des derniers vergers, des vignes et de tout ce qui pouvait porter herbe ou feuille. C'est pourquoi peut-être, au lieu de nous rendre à l'école, nous préférions aller à la recherche de l'extraordinaire. Il se faisait de plus en plus rare. Restait pourtant au milieu du plateau, un endroit "désordre" disaient nos pères (et ce fut bel et bien le temple de nos désordres). Une zone d'anciens jardins potagers entremêlés de roseaux, de tiges de maïs, de vieux pruniers couverts de lichen jaune, et minée par un ruisseau indécis. Là, s'étaient réfugiés l'ultime cresson du pays, quelques couleuvres, des salamandres noires tachetées de soufre; nous y découvrîmes même une tortue échappée de l'un des blocs. Elle pataugeait avec délice, décapitant les trèfles-à-quatre et fit notre bonheur encore innocent, puis nous la perdîmes le même jour que notre pucelage.

Voici comment. Dans l'espoir de retrouver la tortue, nous nous enfonçâmes dans un amas de jones et de légumineuses et nous finîmes par tomber sur une grosse boule noire, croyant d'abord à une courge pourrie. Mais elle poussait des cris aquatiques tout à fait étranges. En nous penchant dessus, nous reconnûmes la femme naine qui venait parfois mendier au village. Nous la regardions, les yeux écarquillés, mimer la danse du plaisir solitaire et qui cessait soudain de l'être; non vrai, nous n'avions jamais imaginé quelque chose de pareil !

comprimes qu'il devait s'agir de quelques tumeurs ou goîtres...)

En remontant dans nos blocs blanchis et encaustiqués, nos mères humaient sur nous des relents de préhistoire.

Mais le curé surpris un jour nos ébats. Grâce aux fondrières où il s'enlisait, nous eûmes le temps de fuir, abandonnant la naine. Il lui passa un savon, la soumit à un interrogatoire en règle, exigea des noms. Mais elle :

- Si j'y dis les noms, y viennent pu !

Malgré les menaces, elle ne trahit personne. Mais l'hiver nous éparpilla mieux que l'ombre noire du curé. Revint le printemps et ses feux. Nous rôdâmes à nouveau dans les jardins perdus, y retrouvâmes notre courgette un peu amaigrie. Les roseaux étaient secs et cassants, d'un fauve presque orange. Nous y grattâmes nos allumettes. Ah ! le beau feu ! Mais la naine s'y était endormie, nous la retirâmes de justesse. Elle avait une traîne d'étincelles et la vieille robe noire à demi consumée puait. Nous jetâmes notre amie dans le ruisseau, l'y maintenant de force. Elle s'y recroquevillait comme l'araignée. Oh ! ce furent ses ultimes koumpelettes. Elle y prit la pneumonie. Nous la soignâmes à l'eau-de-vie dérobée à nos parents. Elle mourut quand même et fut enterrée le premier jour d'avril.

A l'automne, nous retournâmes dans nos roseaux... Et comme de petits veufs nostalgiques, nous rêvâmes au bord de l'eau muette, nos bras, nos jambes passés autour d'une courge rebondie.

* *
*

des mousses et même des feuilles qu'on entendait bruire au passage.

Ce qui étonnait le plus peut-être était ce corps de nacre qu'ils avaient, cette peau transparente, argentée à force d'être blanche, et l'on accusa les brumes dans lesquelles ils se complaisaient. Un maître d'école prétendit qu'au contraire rien ne faisait brunir davantage que les rayons du soleil à travers le brouillard.

Certainement ce mélange de lumière et d'humidité, ce rempart de roseaux maintenaient sur les étangs une brume d'aube, propice à des ébats clandestins, mais le sévère vent du printemps la chasserait. Et les gens de la ville attendirent le printemps.

En avril, ils restèrent pantois, constatèrent que des feux de branches s'allumaient aux quatre coins des marécages, remplaçant fort bien la brume. Qui donc entretenait ces brasiers odoriférants, de bois de genévriers, d'églantiers et d'épinevinette ? Même leurs cendres légères voletaient en jaunissant le ciel.

On surpris des rondes, la nuit. Oui, ces garçons et ces filles se promenaient en cortège autour des étangs, extasiés, inlassables, pendant des heures. On les voyait parfois accompagnés de chèvres, de biches, de porcs sauvages et d'animaux très bizarres qu'ils chevauchaient. On disait qu'à leur contact, les oiseaux, les baies noirâtres, les fleurs et les papillons devenaient plus grands que nature. Que tout, devant eux, se révélait sournoisement doué de démesure et d'ubiquité.

.../...

Mais ils avaient une telle beauté et semblaient avec tant de nonchalante inquiétude quêter le bonheur terrestre, que bien des curieux venus pour les maudire s'en retournaient médusés. "Le vent leur traverse la bouche !... " s'écriaient-ils. Le danger d'imitation s'accrut. Des jeunes gens de la ville les rejoignirent. On ne reconnut pas leurs visages. Les hautes autorités s'émurent et décidèrent de mettre fin à ce nouveau sabbat, plus nocif encore que l'ancien.

Les nymphes, les tribades, les faunes et les satyres sont revenus sur terre... annonçaient les manchettes des journaux. Sus à la jeunesse dévergondée ! titraient les feuilles locales.

On pouvait donc bien les voir, mais jamais on ne les entendit parler, ni rire, ni crier. Même pas un soupir. Ce fut leur silence, par-dessus tout, qui effraya. Il y avait dans leur insolence une gravité qui bouleversait.

Mais le plus âgé des notables tomba très amoureux de l'une de ces adolescentes à la peau zébrée d'aiguilles mortes. Elle n'était pas la plus belle, mais certes la plus capable de le troubler et ses manières quasi muettes ajoutaient à ses charmes. Il l'emballa dans une couverture de cheval pendant qu'elle dormait, et sa voiture l'emmena jusqu'à l'un de ces hôtels géants qui se dressent aujourd'hui sur les montagnes. Il la souleva lui-même, refusant l'aide des portiers et s'enfuit dans la chambre 7 qu'il venait de louer à prix d'or. Le lit était vaste et tout recouvert d'une courteline de soie glauque. Il fut brûler de l'encens dans des cassolettes pour simuler la brume et mit sur son tourne-disques : "Chant des grenouilles, une nuit d'été."

Mais la jeune capturée, tout en se prêtant à l'amour (et il ne laissa pas d'être impressionné par la froideur absolue de sa peau très pâle), ne manifesta ni joie ni tristesse. Elle n'ouvrit la bouche que pour les baisers, une bouche gluante qui

rappelait au vieux galant la vase de son enfance. Le lendemain, redoutant le frôlement de sa main de givre, le pauvre notable un peu désespéré sortit prendre l'air de la montagne, après avoir recommandé au domestique chinois de l'étage d'apporter à la chambre 7 un chocolat moussoux, des croissants et de la gelée de nèfles. Quand il revint, le petit déjeuner reposait intact sur la table de chevet. La jeune nymphe avait disparu. Mais sur la courtepoinette s'entrelaçaient de longs vers rosés, ces lombrics de terres grasses.

De retour à la ville, il alerta la gendramerie aux jarrets entraînés et au sexe aguerrri.

Mais elle rentra bredouille de sa chasse, jura qu'elle n'avait pu saisir aucun de ces débauchés qui lui glissaient entre les doigts comme des ablettes, qui s'évanouissaient dans les lycopodes et les roseaux, laissant derrière eux une odeur douceâtre que les chiens-loups refusaient de suivre. On organisa de nouvelles battues. Le public ricana, prétendit que ces jeunes gens faisaient l'amour au sommet des arbres pendant que les gendarmes jouaient aux cartes à leur pied. On abattit les pins les plus remarquables et les plus touffus; mais à terre, démembrés, ils se révélèrent vides.

Les notables prirent enfin la décision de les capturer au filet, morts ou vifs, comme des oiseaux, comme des poissons. On en confectionna de fort grands et de très solides. On choisit une nuit claire, prévoyant autour du plus vaste des étangs une de leurs sorties processionnaires.

Ils apparurent bientôt du plus noir de la forêt, leurs corps fumants et diaphanes avançant avec calme et sans bruit, des fleurs piquées dans les replis les plus secrets de leur peau, des glaïeuls sauvages, des anémones, les asphodèles, l'orchis mâle. Leurs toisons teintées de fraises et de mûres écrasées, dégouttaient le long de leurs jambes; ils échangeaient

des caresses, promenant leurs lents regards sereins sur les arbres et la surface de l'étang. Ils en firent trois fois le tour, échappant comme par miracle aux mailles des oiseleurs. Puis ils entrèrent dans l'eau.

Mais là était tendu un filet plus traître encore, mû par une mécanique savante. Les amants s'enfoncèrent dans l'onde, toujours plus profonde, achevant sous les algues les gestes commencés. On ne vit bientôt plus que leurs têtes, comme cent têtes coupées sur un plateau d'osidienne, puis leurs yeux se fermèrent.

- Hop ! hurlèrent les gendarmes avec une violence infernale.

Le filet circulaire se releva d'un seul coup.

Il était vide. Seules des araignées d'eau et deux libellules s'empêtraient dans les fils. Et l'on entendit une voix, mais elle était faite de beaucoup de voix assemblées, une voix qui disait :

- Nous sommes morts depuis longtemps. Mais vos enfants mangeront des raisins verts et nous ressusciterons.

*
* * *